

Partir avec le chien *Poème pour une nuit d'anniversaire*

Michel Vaïs

Numéro 94 (1), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2000). Compte rendu de [Partir avec le chien : *Poème pour une nuit d'anniversaire*]. *Jeu*, (94), 26–27.

Partir avec le chien

Ce premier texte porté à la scène de Dominick Parenteau-Lebeuf dépeint le départ graduel des enfants d'une maison, un an après le décès de la mère. L'action se passe en une seule nuit. Au lever du soleil, le Père finit par se retrouver seul, abandonné même par le Chien de la famille qui, doué tout naturellement de la parole, narre son agonie de manière aussi comique que pathétique.

Poème pour une nuit d'anniversaire

TEXTE DE DOMINICK PARENTEAU-LEBEUF. MISE EN SCÈNE :
 DIANE DUBEAU ; SCÉNOGRAPHIE : CATHERINE GRANCHE ;
 COSTUMES : TOUTE L'ÉQUIPE ; CONCEPTION SONORE : ÉRIC
 FORGET ; LUMIÈRES : MATHIEU GOURD ; JEUX VOCAUX :
 MARIE-LISE HÉTU. AVEC JEAN ASSELIN (LE PÈRE), CAROLINE
 BINET (L'AÎNÉE), ANNE CASABONNE (LA CADETTE), MARTIN
 FRÉCHETTE (LE BENJAMIN), JULIEN POULIN (LE CHIEN) ET
 ANNE-MARIE PROVENCHER (LE SPECTRE). PRODUCTION
 AUTOGÉRÉE EN COLLABORATION AVEC LE THÉÂTRE DE
 LA NOUVELLE LUNE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE
 DU 14 AU 30 OCTOBRE 1999.

Selon sa personnalité, chaque enfant a sa façon de partir. En un geste sans équivoque, le Benjamin boucle ses valises. L'absurde et pléthorique alignement des bagages auquel il se livre devant la porte d'entrée rappelle l'accumulation des chaises par les deux Vieux, dans la pièce d'Eugène Ionesco. Autre image forte, l'Aînée s'emploie à vider le potager dans le jardin. Elle va et vient chargée de légumes obèses, d'énormes gerbes de fleurs coupées, de poulets égorgés. Brandissant tous azimuts des couteaux qu'elle affûte continuellement, elle offre une vision assez terrorisante. Elle se dit prête à mettre le Chien dans un trou, s'il ne reste pas tranquille. Finalement, elle part avec une brouettée de citrouilles en annonçant son retour « au temps des pommes ». Quant à la Cadette, qui se

promène à vélo autour de la maison, son véhicule se dégingue à presque chacune de ses apparitions ; on comprend sa détresse quand elle réapparaît errant avec une chambre à air et un guidon dans les mains, seuls restes de son coursier que le Chien a épargnés.

Morte, la mère n'est pourtant pas absente. Sous forme de spectre souriant, elle veille de là-haut sur son petit monde, s'occupant à de petites besognes comme gonfler des ballons, allumer des bougies ou préparer un gâteau d'anniversaire. (Les premiers mots de la pièce lui appartiennent : « Aujourd'hui, c'est ma fête. J'ai un an. Un an sonnante. Je suis née à l'heure où la nuit savoure son premier matin de la journée. ») Car c'est la nuit de l'anniversaire de sa mort, et elle a décidé que le deuil était fini. Elle se prépare à partir pour de bon.

Le Père, lui, ne l'entend pas ainsi. Il ne veut pas que sa femme s'en aille pour toujours, que ses enfants quittent la maison. Il s'abuse lui-même en échafaudant une cabane ou une « maison » susceptible de retenir tout son monde. Mais en fait, il s'agit plutôt d'une structure vide, d'un squelette d'habitation, comme un énorme jeu de mécano. Il est aussi pathétique que le Chien. Ce dernier, très bavard, dont on ne sait s'il se meurt de faim – comme il le dit – ou tout bêtement de vieillesse, connaît des mésaventures plutôt humiliantes. Racontant rageusement la bataille qu'il vient de perdre (en

coulisse) contre un poulet, il part en clamant avec la fierté du désespoir : « Je vais m'arranger avec ce qu'il me reste d'instinct ! »

L'écriture de Dominick Parenteau-Lebeuf est fantaisiste, délurée. Procédant beaucoup par images, elle dépeint l'inévitable dislocation familiale avec un humour mêlé de moments d'émotion pure. Dans un décor très simple où la lumière joue un rôle essentiel, Jean Asselin rappelle quel magnifique acteur il est. Aussi souple que verbomoteur, bricoleur enthousiaste au grand cœur, il escalade sans relâche son escabeau, le pied droit nu après s'être hardiment flanqué un coup de marteau sur les orteils. Il est d'une drôlerie attendrissante. Ce Père semble courir vers sa mise à mort symbolique comme un poulet à l'abattoir. Aveugle au bonheur de sa progéniture, il rend bien la détresse sourde du personnage qui a l'air d'accomplir un devoir.

Le Spectre, campé par Anne-Marie Provencher, plane avec sérénité au-dessus de la porte d'entrée, sous une lumière lunaire. La voix rassurante de la mère épouse bien la parole poétique de l'auteure. Son dernier voyage, celui de l'ultime séparation *post-mortem*, elle le fera au bras du Chien. Celui-ci est rendu avec une grâce touchante par Julien Poulin. Vêtu d'un pyjama et enroulé dans sa vieille couverture, il évite le danger de trop en mettre. Il est à la fois chien et ami de la maison, enfant et vieil oncle négligé. Il parle et jappe, lèche et observe, souffre et plaisante, autant animal qu'humain. Les autres interprètes, dont le jeu est peut-être moins marqué, contribuent à entretenir le climat doucement onirique voulu par l'auteure.

Une seule réserve : je ne comprends pas pourquoi, en disant un texte généralement soigné, écrit dans un français poétique mais plutôt neutre – sans québécismes particuliers –, les interprètes transforment systématiquement leurs A en Ô. Au début, on croit avoir mal entendu, puis, cela se répète et l'on se dit qu'il doit y avoir une raison (la contamination d'une préciosité ? une étrange recherche de rimes ?), et comme cette bizarrerie ne cesse pas, on conclut que c'est certainement volontaire, mais ô combien maladroit !

Jean Asselin dans *Poème pour une nuit d'anniversaire* de Dominick Parenteau-Lebeuf. Photo : Alain Gauvin.

Ce texte de Dominick Parenteau-Lebeuf a déjà une longue histoire derrière lui. S'il a été créé pour la scène à l'Espace Libre – il était temps ! –, il avait déjà fait l'objet, dès 1994, d'une lecture publique au Théâtre de Poche de Bruxelles ; ensuite, il a permis à M^{lle} Lebeuf de remporter le prix Cartes blanches aux auteurs 1995 de Théâtre Ouvert à Paris ; puis, il a été diffusé sur les ondes de France-Culture l'année suivante ; il a aussi connu d'autres mises en espace ou mises en lecture en France, en 1996 et 1997, à Pont-à-Mousson, Paris et Mulhouse, avant d'être publié chez Lansman éditeur (Belgique). La pièce fait partie du coffret Théâtre québécois 1.

Quant à l'auteure, après avoir terminé ses études à la section écriture de l'École nationale de théâtre, en 1994, elle a été auteure en résidence au Carrousel de 1994 à 1996, au Festival international des francophonies en Limousin, en 1997, et au Royal Court Theatre de Londres, en 1998. ¶